



**Linx**

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

**46 | 2002**

**Les connecteurs**

---

## Présentation

Danielle Leeman

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/83>

DOI : 10.4000/linx.83

ISSN : 2118-9692

### Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2002

Pagination : 7-10

ISSN : 0246-8743

### Référence électronique

Danielle Leeman, « Présentation », *Linx* [En ligne], 46 | 2002, mis en ligne le 24 janvier 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/83>

---

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

# Présentation

*Danielle Leeman, Université de Paris X*

Le présent numéro de *Linx* rassemble des études menées en 2001 dans le cadre d'un programme de recherche financé par le CMCU (Comité Mixte franco-tunisien de Coopération universitaire)<sup>1</sup>, action qui permet un échange scientifique entre chercheurs des deux pays, pour le plus grand profit (uniquement intellectuel) des deux équipes partenaires et de leurs doctorants. La thématique retenue : « Les connecteurs et les marqueurs de connexion dans la langue et dans le discours », a permis à chacun de trouver sa place dans le projet, pouvant être traitée d'un point de vue aussi bien diachronique que synchronique, linguistique que discursif, syntaxique que sémantique ou pragmatique, sociolinguistique ou acquisitionnel, dans une langue ou dans plusieurs, et susceptible de concerner des adverbes aussi bien que des prépositions, des pronoms comme des conjonctions, les relations entre les phrases ou entre les constituants d'un même énoncé – diversité qu'illustrent les différents articles qui suivent. La cohérence de l'ensemble vient de ce que la méthodologie va des formes au sens, exploitant les propriétés distributionnelles et syntaxiques observées pour conclure – par hypothèse – sur l'identité sémantique, voire pragmatique, de l'expression étudiée : conjonctions pour J. Bacha et S. Hamon, adverbe pour M. Kahloul, préposition pour D. Coltier, locutions pour A. Bertin, F. Yayia, B. Hamma & P.P. Haillet, conjonction et adverbe pour J.-C. Anscombre. Le choix théorique général commun est donc que c'est à partir des indices que la langue fournit sur son propre fonctionnement que l'on peut caractériser les unités plutôt qu'en se fondant sur leur corrélation avec les entités du monde objectif ou conceptuel – ce qui n'empêche pas, dans une perspective psycholinguistique, d'avancer des hypothèses d'ordre cognitif interprétant la progressive apparition et diversification des connecteurs dans les discours des enfants (L. Allal, C. Anane, M. Sénémaud & C. Noyau).

Jacqueline Bacha s'interroge sur l'identité propre de *cependant que*, en relation avec la question de savoir pourquoi cette conjonction tend à disparaître au profit de *pendant que*, *tandis que*, *alors que*, qui présentent également ce double profilage d'une indication temporelle de concomitance d'une part et du marquage d'une opposition d'autre part. L'observation d'un corpus permet d'inventorier les propriétés syntaxiques et distributionnelles du connecteur ; on s'aperçoit de la sorte que les définitions traditionnellement avancées ne sont pas toujours appropriées (ainsi *cependant que* ne marque pas en soi l'opposition) : J. Bacha constate que le propre de cette conjonction par rapport à ses concurrentes est en fait d'instituer une « co-orientation » des énoncés, qui prennent ainsi place dans une logique événementielle plus vaste.

---

<sup>1</sup> Projet n° 01F2406, coordonné par Jacqueline Bacha (Sousse, Tunisie) et Danielle Leeman (Nanterre, France).

Le travail de Sophie Hamon porte sur les conjonctions causales, habituellement distinguées, sur le plan syntaxique, par le critère de l'enchâssement entre autres : dans une suite linéaire  $P_1 P_2 P_3$ , où  $P_2$  est subordonnée à  $P_1$  et où  $P_3$  est une circonstancielle de cause, il s'agit de savoir si  $P_3$  est « comprise dans l'enchâssement » (elle porte alors uniquement sur  $P_2$ , le tout étant enchâssé dans  $P_1$ ) ou non (elle porte alors sur l'ensemble formé par  $P_1$  et  $P_2$ ) ; par exemple :

Je pense que [Paul est sorti parce qu'il étouffait]  
[Je me doute que Paul est sorti] car sa fenêtre est ouverte

Jusqu'ici, on opposait par cette propriété des conjonctions telles que *parce que*, susceptibles d'être ou non comprises dans l'enchâssement, et des conjonctions telles que *car* ou *puisque*, qui l'excluraient. La confrontation à un corpus attesté montre que cette opinion n'est pas exacte, et amène S. Hamon à distinguer en fait trois cas de figure, définissables de manière à la fois syntaxique et sémantique.

De même, Danielle Coltier montre que le groupe prépositionnel formé par *selon* et un nom N référant à la source d'un dire, comme dans :

Selon le préfet de police, il y avait trois mille manifestants.

n'est qu'en apparence équivalent aux paraphrases qu'on peut lui associer dans cet emploi (discours indirect, incise, discours direct) :

Le préfet de police prétend qu'il y avait trois mille manifestants.  
Il y avait trois mille manifestants, affirme le préfet de police.  
Le préfet de police a dit, je cite : « Il y avait trois mille manifestants ».

Bon nombre de propriétés syntaxiques et distributionnelles les opposent, à partir desquelles on peut circonscrire l'identité propre du groupe prépositionnel qui, en fait, ne suppose pas l'existence d'un propos de N que l'on citerait et se charge plutôt d'assurer la continuité thématique du discours.

Annie Bertin étudie les premières attestations de *en effet* susceptible d'être analysé comme un connecteur ; elle montre que, si l'on peut construire un classement des emplois illustrant un parfait processus de grammaticalisation, il ferait bon marché de la chronologie d'une part, du fait que *effet* garde toujours de son sens originel d'autre part, lequel n'est d'ailleurs pas du tout spatial ni même simplement concret enfin. Il s'ensuit une analyse syntaxique et sémantique prudente mais précise, d'où il ressort l'hypothèse originale que « la variabilité est déjà dans la structure de la synchronie considérée », et que « c'est ce flou même qui permettra l'évolution de la locution. »

Mongi Kahloul inaugure dans ce numéro un champ de recherche peu occupé jusqu'à présent, et doublement nouveau : si la pragmatique comparée est déjà illustrée à propos du français et de l'italien ou du français et du chinois, il n'existe pas à ce jour de travail contrastant le français et l'arabe ; en outre, l'analyse concerne ici non seulement l'arabe dit « littéral » mais aussi l'arabe dialectal tunisien. Il s'agit de confronter le connecteur *batta* à l'équivalent *même* qui lui est généralement attribué, et il est démontré qu'en fait l'identité du mot arabe repose sur des propriétés formelles et sémantiques que l'on ne retrouve pas systématiquement dans sa traduction habituelle. Mais M. Kahloul montre aussi que l'usage de *batta* n'est pas en arabe dialectal exactement fidèle aux emplois enregistrés en arabe littéral (ni, bien sûr, à ceux de *même*). L'ambivalence de *batta*, qui n'est pas sans évoquer celle de *jusque* en français, susceptible d'indiquer une limite incluse ou non dans le procès<sup>2</sup>, est exploitée par M. Kahloul pour proposer une valeur de langue unitaire, sous-jacente à l'ensemble des emplois observé en discours.

<sup>2</sup> Ainsi, *avoir de l'eau jusqu'au cou* ne dit pas en soi si le cou est ou non dans l'eau, cf. D. Leeman (2002) « La préposition *jusque* », colloque *Adpositions de mouvement*, Leuven, 14-15-16 janvier, actes à paraître dans *Travaux de linguistique*.

Les contributions de F. Yayia et B. Hamma & P.P. Haillet sont plus précisément centrées sur ce qu'on peut appeler à la suite d'O. Ducrot « adverbess d'énonciation »<sup>3</sup>, c'est-à-dire des expressions qui explicitent une certaine description, de la part de celui qui parle, de son énonciation. Ainsi Faten Yayia analyse à partir de deux exemples (attestés) soigneusement détaillés le rôle de « reformulatif » du connecteur *de toute façon*. Badreddine Hamma & Pierre Patrick Haillet, après avoir rappelé les grandes lignes de la théorie de « l'argumentation de la langue » élaborée par J.-C. Anscombe et O. Ducrot dès 1983 (*L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga), établissent dans ce cadre le mode de fonctionnement de *par contre* et en comparent les propriétés formelles et sémantiques avec celles de *en revanche*.

Jean-Claude Anscombe présente ici, précisément, une réévaluation critique de cette théorie, remettant en question, en particulier, la notion de « topos » telle qu'elle a été initialement définie ainsi que les notations, fondées sur la « gradabilité », un temps adoptées pour décrire le sens des mots de manière à rendre compte des enchaînements discursifs qu'ils permettent ou interdisent<sup>4</sup>. Est donc défendu un cadre nouveau où la définition lexicale des termes est vue comme un « faisceau de stéréotypes », c'est-à-dire un ensemble de phrases, génériques en particulier – caractérisant par conséquent la signification d'un mot par ses rapports aux autres mots et non par ses rapports à tel ou tel référent dans le monde<sup>5</sup>. Cette description linguistique constitue le « garant » de la bonne formation des enchaînements (qui est donc indépendante des réalités objectives) ; ainsi le propos suivant est discursivement tout à fait naturel :

(a) Non merci pas de chocolat : j'adore mais ça fait grossir

bien que les nutritionnistes s'accordent à dire que le chocolat ne fait pas grossir d'une part, et que grossir ne soit pas toujours néfaste dans la réalité d'autre part (c'est le contraire qui serait préjudiciable dans le cas du développement de l'enfant par exemple). L'acceptabilité de l'énoncé (a) est légitimée par des stéréotypes tels que « le chocolat fait grossir » et « grossir est mauvais », qui font partie de la signification du nom *chocolat* et du verbe *grossir* respectivement.

Dans le cadre théorique ainsi défini, J.-C. Anscombe s'attache à caractériser l'un par rapport à l'autre les deux connecteurs *mais* et *pourtant*, tous deux *a priori* définissables comme introduisant un argument *q* allant à l'encontre de la conclusion à laquelle conduit normalement *p* dans la paire *p + q*. Ainsi, en (a), *p* : *j'adore* tend à la conclusion « donc j'accepte le chocolat que tu m'offres » tandis que *q* : *ça fait grossir* conduit à la conclusion inverse (étant donné les stéréotypes attachés à *grossir*) « donc je refuse le chocolat que tu m'offres » ; la conjonction suppose donc un schéma à quatre places : *p* implique *r* tandis que *q* implique *non-r* (qui contredit donc *r*). Dans cette situation, *pourtant* n'est pas acceptable :

(b) ?? Non merci pas de chocolat : j'adore pourtant ça fait grossir

<sup>3</sup> « Analyses pragmatiques », *Communication* 32, Paris, Seuil, 1980.

<sup>4</sup> Ainsi, *manger* comporte dans sa signification, entre autres topoï, « plus on mange plus on grossit », ce qui explique que l'enchaînement *Il mange mais il ne grossit pas* soit acceptable tandis que *Il mange mais il grossit* ne le serait pas (*grossir* ne peut pas être opposé à *manger* qui en quelque sorte le contient). Cependant, l'enchaînement acceptable *Il mange mais il ne digère pas* est difficilement explicable par un topos tel que « plus on mange plus on digère » : il faut trouver un autre moyen de formuler le sens des mots et la relation entre *manger* et *digérer*.

<sup>5</sup> Ainsi, ce que dénomme *chocolat blanc* ne contient en fait pas une once de « chocolat » : le chocolat blanc ne mérite donc le nom *chocolat* qu'en langue (les nouvelles lois européennes vont d'ailleurs rendre l'appellation tout aussi arbitraire pour l'autre chocolat) ; ce n'est ainsi pas la définition objective du produit appelé *chocolat blanc* qui justifie sa dénomination mais un ensemble de points de vue à un moment donné véhiculé par la langue.

On peut toutefois très bien enchaîner, mais dans un autre contexte :

(c) Tu aimes le chocolat ? – J'adore ! Pourtant ça fait grossir !

En l'occurrence est opposée à l'assertion *p* (*j'adore le chocolat*) la conclusion que l'on peut tirer de *q* (*ça fait grossir*) : « si ça fait grossir, je déteste » ; l'adverbe suppose donc un schéma à trois places, où la conclusion tirée de *q* ne contredit pas la conclusion tirée de *p* mais *p* lui-même (je déteste *vs* j'adore). C'est ainsi que J.-C. Anscombe montre que *pourtant* ne peut introduire qu'une contre-argumentation « directe », alors que *mais* est susceptible d'introduire aussi bien une contre-argumentation « indirecte ». De fait, (d) est possible mais ne s'interprète pas comme (c) :

(d) Tu aimes le chocolat ? – J'adore... mais (hélas !) ça fait grossir !

Le travail de Lamia Allal, Chiraz Anane, Monique Sénémaud & Colette Noyau ne consiste pas à s'efforcer de caractériser l'identité des connecteurs mais à en repérer la présence, la quantité, le type dans des discours, de manière à les utiliser comme critère d'évaluation de la progression dans l'acquisition de la maîtrise d'une langue. Sont comparées les performances d'enfants français, tunisiens vivant en France (issus de l'immigration) et tunisiens vivant en Tunisie (le français étant alors une langue étrangère introduite par l'école) mis dans la situation de produire un récit : il s'agit d'observer comment les différents types de locuteurs articulent les procès et les formulent en un texte global. Les énoncés diffèrent en particulier selon leur degré de « condensation », c'est-à-dire en somme d'intégration sémantico-syntaxique (on peut avoir une simple proposition ou plusieurs, juxtaposées, coordonnées ou subordonnées, à subordination conjonctive, infinitive ou participiale, etc.). Les auteurs décrivent les différences de production selon la situation considérée et montrent que « le facteur typologique influe sur ce développement, la langue française et la langue arabe manifestant des tendances divergentes de ce point de vue. »

L'ensemble de ces études a bénéficié des remarques, suggestions et critiques des relecteurs anonymes du comité de rédaction de la revue, que nous remercions avec gratitude.

Danielle LEEMAN  
Université de Paris X  
UMR 7114 (Mo Dy Co)